

Un jazz symphonique[®]

Paul Whiteman et son orchestre ont débuté hier à Paris.

Prétexte majeur à la reprise des enquêtes amorcées depuis plusieurs mois et qui commençaient à languir : « Croyez-vous à l'intérêt musical du jazz-band et à son influence ? », comme M. Raphaël Cor demandait, il y a vingt ans : « Estimez-vous que la musique de Debussy fera école ? »

Jusqu'ici, l'orchestre Whiteman nous apparaissait sous la forme réduite et concentrée de disques phonographiques. Sous la caresse de l'aiguille, la plaque tournant libérait les rythmes entrelacés de *Lady of the Evening* et les timbres inouïs de *Dearest*, qui s'élevaient dans l'air comme la fumée odorante au-dessus d'une cassolette. A partir de maintenant, analyse après synthèse, les instigateurs de ces fêtes sonores prendront à nos yeux leur véritable identité.

Ils sont trente-deux, sous la conduite d'un chef de haute stature et ventriloquent, et forment un ensemble où, contrairement à la jeune tradition des jazz, les cordes occupent une place importante. Cet orchestre, dont la composition n'exclut pas les instruments hétéroclites et qui emploie jusqu'à la pompe à bicyclette, entend redonner au quatuor des cordes, quelque peu délaissé par certains musiciens d'aujourd'hui, un emploi marquant. Toute la branche gauche du V formé par les exécutants est pleine de basses et de violons, d'altos et de contrebasses, et rejoint l'angle où trône en face du chef le drummer, en passant par les banjos et le basson solitaire perdu emmi les cordes et comme protégé contre l'inimitié des familles

rivales des cuivres où brillent de tous leurs feux tubas, trombones et cornets, et les précieuses collections de saxophones suspendus comme des pipes à un ratelier. Aux pieds du chef, les deux pianos à queue, couchés comme des lions domptés.

Paul Whiteman arrive chez nous, après avoir passé par Londres, Amsterdam et Berlin, où ils ont provoqué l'étonnement de tous et retrouvé l'accueil enthousiaste que New-York et les provinces des Etats-Unis lui accordent depuis longtemps et surtout depuis deux ans, époque où il a doublé le nombre de ses instrumentistes.

Jusqu'alors, malgré la qualité exceptionnelle de ses participants, le jazz Whiteman pouvait être confondu avec des groupes similaires. Tout en possédant une habileté incomparable, il ne dédaignait pas de servir la danse et les danseurs. Aujourd'hui, il prétend au titre de jazz symphonique et, tout en gardant au rythme traditionnel une fidélité indispensable, il veut, sans la moindre attraction chorégraphique, persuader les foules de sa raison d'être.

Faut-il ajouter que les compagnons de Paul Whiteman sont tous des virtuoses de grande classe. Ils ne se contentent pas de l'affirmer, comme les directeurs de casino : « L'orchestre de l'établissement se compose strictement de premiers prix du Conservatoire », ils le prouvent à la façon des Hoffmann girls qui se détachaient une à une du quadrille pour exécuter individuellement un divertissement.

Dans le dernier morceau du programme, qui s'intitule *Meet the boys*, chaque instrumentiste, promu d'un coup de baguette au rang de soliste, vient à l'avant-scène jouer à sa façon l'air que son voisin reprendra à sa manière. Beethoven écrit trente-trois variations sur une valse de Diabelli.

Whiteman s'est arrêté à la trente-deuxième, mais il les a distribuées à trente-deux interprètes. — MAURICE BEX.



PAUL WHITEMAN



Paul Whiteman et les membres de son orchestre prenant un bain dans l'Océan à l'occasion de leur récent concert dans l'Atlantic City.